

Autrefois, c'est-à-dire il y a cinq ans à peine, les Indiens de Fangatau et de Takoto n'avaient de l'homme que l'apparence extérieure. L'expression hébétée du visage, le front ridé et recouvert d'une longue crinière, la cruauté du regard, tout révélait plutôt la bête fauve que l'être créé à l'image et à la ressemblance d'un Dieu infiniment bon. Les enfants, avant même d'arriver à l'âge de raison, étaient abandonnés et obligés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Les vieillards et les infirmes, délaissés de tous, finissaient misérablement leur triste vie.

A l'état sauvage, nos Paumotous vivaient disséminés sur les bords de leurs îles, groupés cependant par famille. Le chef ou le membre le plus influent établissait ou consacrait son autorité par la construction d'un maraé, fait, qui en même temps, l'instituait prêtre unique. De temps immémorial, le droit de propriété s'était introduit chez eux par l'occupation et la culture du territoire. Chaque pied de cocotier avait pour maître celui qui l'avait planté ou hérité de ses ancêtres. Les landes et les bruyères de pandanus, ainsi que les portions limitrophes correspondantes de la langue intérieure, avaient pour propriétaires les indiens qui, les premiers, y avaient séjourné ou élevé une hutte.

Mais, bien que reconnu en principe, ce droit de propriété était, dans la pratique, loin d'être respecté. Semblables à une troupe de vautours qui s'abat sur une proie sans défense, les guerriers les plus puissants et les plus audacieux accouraient à la mort de leurs voisins, dépouillaient sans pitié leurs femmes et leurs enfants, enlevaient tout ce qu'ils pouvaient emporter, même la case du défunt, et s'emparaient de la terre, de laquelle ils chassaient les légitimes propriétaires.

D'autres fois, nos insulaires se tendaient des pièges et cherchaient mutuellement à se voler leurs biens et leurs femmes. La crainte d'une vigoureuse résistance, de cruelles représailles, ou des maléfices de quelque sorcier, pouvait seule les retenir. Aussi, leur vie s'écoulait-elle triste et inquiète entre la convoitise du mal et la crainte de la vengeance. Ils n'avaient jamais, comme bien souvent ils me l'ont répété, une nuit entière de tranquillité. Ils veillaient